

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

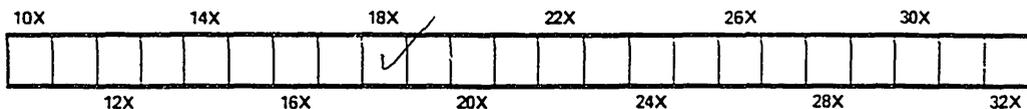
Only edition available/
Seule édition disponible

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires: La pagination est comme suit : [165] - 196 p.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

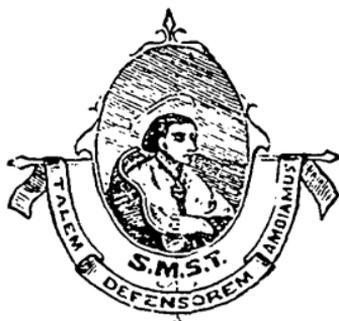


LES
Annales Térésiennes

PUBLICATION MENSUELLE

VII^e ANNÉE - 6^e LIVRAISON

FÉVRIER 1893



MONTREAL

J. M. VALOIS, LIBRAIRE-ÉDITEUR

1626. rue Notre-Dame, 1626.

LES ANNALES TERESIENNES

7^{me} ANNÉE — FÉVRIER 1893 — 6^{me} LIVRAISON

SOMMAIRE

LE JUBILÉ PONTIFICAL.—M. LE JUGE ROUTHIER, ORATEUR.—À MONTMARTRE, IMPRESSIONS DE PÈLERINAGE.—À PROPOS D'UN LIVRE.—PETITE CHRONIQUE.—NOTES DU MOIS.—PLACES DE SEMAINE.—PROPOS D'ÉCOLIERS.—NÉCROLOGIE.—À L'ACADÉMIE: HOMMAGE A LÉON XIII.

LE JUBILÉ PONTIFICAL.

Ce matin, à Rome, le Pape est apparu à la foule joyeuse dans la majesté de ses quinze ans de pontificat, de son demi-siècle d'épiscopat. Et un flot de voix humaines roulant comme la vague d'un bout à l'autre de Saint-Pierre est venu déposer aux pieds du Pape l'hommage de la famille catholique : Vive Léon XIII ! Vive le Pape Roi ! Vive le grand Pontife !

Ce cri de bouches fidèles, nos cœurs fidèles aussi l'ont répété : c'est l'expression de notre respect, de notre amour, de notre reconnaissance, de notre dévouement au Vicaire du Christ ; c'est l'acclamation de notre foi, de notre foi triomphante des entreprises de la révolution.

La papauté est le grand obstacle. La révolu-

tion le battait en brèche depuis un siècle; enfin elle se croyait à la veille de le renverser. Il ne restait plus, pour voir srouler cette chaire vermoulue de saint Pierre, qu'à enlever les appuis humains dont elle s'étayait encore. Eh bien, c'est fait ! Depuis vingt ans il n'y a plus de pouvoir temporel. Il n'y a plus de politique chrétienne ni de gouvernements catholiques. Il n'y a plus de France pour monter la garde au Vatican. Il n'y a plus autour du Pape que l'Italie, une, rebelle, ingrate, persécutrice. . . . Et la papauté dure encore. Elle est toujours là, vivante, renouvelant sa force dans sa faiblesse même, accroissant son autorité de la violence et de l'astuce de ses ennemis, plus respectée et mieux écoutée à mesure que les peuples et les rois reviennent plus meurtris des aventures qu'ils ont courues à la suite de la révolution.

La papauté, c'est-à-dire Pie IX ou Léon XIII, ce vieillard, cet octogénaire qui domine le monde par sa force morale et l'ascendant de son génie, voilà le grand spectacle de notre siècle. Vive le Christ qui se révèle ainsi dans la personne de son vicaire ! Vive le Christ qui aime son Eglise et nous donne, en des jours troublés, cette lumière au ciel ; cette consolation, cette joie, ce triomphe de notre foi. *Hæc est victoria quæ vincit mundum fides nostra.* I Joan. 5.

A. NANTEL, Ptre.

19 février 1893.

M. LE JUGE ROUTHIER, ORATEUR.

ÉTUDE LITTÉRAIRE.

(Suite.)

Ah ! frappe-toi le cœur ! c'est là qu'est le génie ;
C'est là qu'est la pitié, la souffrance et l'amour ;
C'est là qu'est le rocher du désert de la vie
D'où les flots d'harmonie,
Quand Moïse viendra, jailliront quelque jour.

Cette strophe est d'Alfred de Musset. Quoi que dise

l'enfant applaudi de Paris, le cœur n'est pas tout le génie ni du poète ni de l'orateur ; il faut encore l'intelligence puissante — *et vis intelligentiæ* — et l'intelligence se fait puissante par un profond savoir. On ne peut nier l'existence de ces heureuses natures lesquelles, comme la terre de l'Eden, sans travail et sans effort donnent des fruits plantureux. Appuyé sur l'expérience, cependant, on doit affirmer que les intelligences ne deviennent généralement pénétrantes et élevées que par de longues et fortes études. Leur fécondité naturelle est singulièrement multipliée par une laborieuse méditation et par une application persévérante. Pénétré de cette doctrine, Buffon disait complaisamment, car c'est de lui qu'il parlait : " Le génie est une longue patience."

Pour soutenir et alimenter son talent oratoire, le juge Routhier étend chaque jour le cercle de ses précieuses connaissances. Ce rude travailleur, ce me semble, ambitionne d'embrasser par sa doctrine la plénitude du droit. Le droit, si nous en croyons le jurisconsulte Ulpien, est la connaissance des choses divines et humaines.

Aussi théologie, philosophie, poésie, beaux arts, tout cela est entré dans les études de Routhier. Ses conférences et ses discours en font foi. Un jour, je le rencontrai à Rome et j'eus le plaisir et l'honneur de le connaître quelque peu dans sa vie intime. Le juge voyageait pour refaire sa santé. Sur l'ordre du médecin, disait-il, il avait consenti à s'arracher à ses études et aux occupations de la magistrature : bref, le juge s'imposait des loisirs. Ces loisirs je les trouvai fort laborieux. Le juge visitait les monuments et les ruines, non pas pour voir, — c'eût été une récréation à la manière des touristes, — mais bien pour s'instruire, puis il méditait, puis il écrivait. C'est pourquoi ne nous étonnons plus de trouver tant d'élévation et de profondeur et de fécondité dans sa pensée, tant de variété et d'exactitude dans sa doctrine. Les conférences sur l'art, sur l'esprit et le cœur devant la science contemporaine, sur les sources du droit, sur le mariage et le divorce, sont des chefs-d'œuvre d'éloquence et de savoir. Elles renferment des pages dont

la composition réclama assurément un long et patient labeur. Lisez, par exemple, l'émue et haute considération qu'il fait sur les calamités de la guerre. Elle se trouve dans le discours prononcé devant le congrès réuni à Montréal le 25 juin 1884.

“ Comment se fait-il que les peuples qui se vantent le plus de leur civilisation et de leur progrès, entretiennent et nourrissent chez eux ce dragon insatiable de la guerre qui dévore leurs enfants ?

“ Ah ! messieurs, nous touchons ici à l'un des plus grands problèmes de la vie des peuples, à l'énigme toujours renouvelée des sacrifices sanglants. Je me suis souvent posé cette question : pourquoi Dieu qui est la bonté, qui est la douceur infinie, pourquoi notre Dieu d'amour semble-t-il avoir soif du sang humain ? Pourquoi permet-il ces douloureuses hécatombes ? Sans doute il n'en serait pas ainsi si la prévarication originelle de l'homme n'avait pas trahi les desseins primitifs de la création. Sans doute la chute et la malédiction qui l'a suivie, ont rendu la terre à jamais inféconde pour les vertus, et ce sont les rosées sanglantes qui lui rendent la fertilité. Mais le problème de la guerre appelle une autre solution : c'est que les crimes des hommes, toujours renouvelés, appellent toujours de nouveaux châtiments ; c'est que notre Dieu est non seulement la bonté, mais qu'il est aussi la justice, et le ciel répond aux révoltes de la terre en lui demandant des sacrifices. Ce n'est pas assez que le Fils de Dieu lui-même ait offert son sang et que le ciel inexorable l'ait accepté. Il faut que l'homme continue de sacrifier à la Divinité qu'il continue d'offenser ; et comme il refuse de lui offrir les hosties non sanglantes que la religion chrétienne met à sa disposition, Dieu le condamne à payer l'impôt du sang.

“ Malgré lui, il le paiera ce tribut douloureux, et la terre deviendra comme un immense autel où fumera le sang des victimes humaines pour satisfaire à la justice divine.

“ O peuples que le Christ semble avoir rachetés en

“vain, quand donc comprendrez-vous que tous vos traités solennellement signés et scellés par vos souverains, sont de nulle valeur et que c'est avec Dieu qu'il faut faire la paix ? O terre qui méditez constamment de nouvelles révoltes contre Dieu, et vous, cieus, dont la foudre gronde sans cesse, quand donc déposerez-vous les armes et conclurez-vous une alliance durable et définitive ?”

* *

Le discours doit frapper les sens aussi bien que l'esprit, c'est le précepte de Cicéron : *oratio hominum sensibus ac mentibus accommodata*. La nature humaine l'exige, l'esprit chez l'homme ne pouvant entendre si ce n'est en s'aidant de l'élément sensible. Ce besoin du fantôme (phantasma) est d'autant plus impérieux que l'esprit de l'auditeur est plus vulgaire, je veux dire moins cultivé. A cause de tout cela, dans l'œuvre oratoire, laquelle réclame généralement un auditoire populaire, l'imagination occupe une place distinguée et revendique pour sa gloire une large part dans les triomphes de la haute et belle éloquence.

L'imagination, chez le juge Routhier, est une faculté brillante. L'étude des modèles et les voyages lui ont donné une richesse rare et une grande perfection. Un biographe de Victor Hugo rappelant le séjour du poète, au temps de son enfance, à Madrid, la capitale des Espagnes, observe que ce passage au pays du Cid, si court fût-il, eut sur les productions littéraires de Victor Hugo de fécondes influences. Ses poésies, dit-il, eurent quelque chose de ces teintes chaudes qui colorent les Sierras. Les critiques judicieux aussi reconnaissent que pour tout écrivain c'est un grand bonheur d'avoir habité dans les belles contrées et d'avoir vu de grandioses spectacles. Leur souvenir, disent-ils, déposé au fond de son âme, devient une source intarissable de hautes inspirations. Eh bien ! le juge Routhier, grâce à ses voyages, a eu ce bonheur. Il a visité les plus beaux pays : la France et l'Espagne, l'Italie et l'Afrique septentrionale. Il a séjourné de longs mois dans les villes aux monuments célèbres et aux civilisations variées ; il a parcouru leurs campagnes

où croît l'arbre au fruit d'or, il a vécu dans leurs montagnes aux altitudes sublimes et dans les lumières éclatantes de leur soleil. Il est revenu de ces studieuses pérégrinations transformé, agrandi, et avec une imagination, je me répéterai, d'une richesse et d'une perfection rares. Il possède l'imagination créatrice, celle que l'on proclame "l'aile du génie," laquelle conjointement avec l'esprit, crée, donne et la plénitude des conceptions et les plans remarquables de profondeur, de simplicité et d'unité. A cette faculté le génie oratoire doit ses soudaines magnificences devant lesquelles nous demeurons comme frappés de stupeur. L'orateur possède encore l'imagination dite de détail et d'expression ; grâce à cette faculté, le juge peint, colore gracieusement, lumineusement sa pensée, et si la pensée est ancienne, il la renouvelle et l'embellit.

Voici par exemple, mes chers élèves, deux pensées graves mais populaires, mais cent fois exprimées : l'Eglise est le guide éclairé et sûr des individus et des peuples ; — la science humaine devait glorifier Dieu. Qu'a-t-elle fait ? Elle l'a trop souvent méconnu, trahi, blasphémé.

Ayant un jour à rappeler ces vérités, l'orateur les exposa dans un langage renouvelé et splendide. En les faisant rayonner dans la lumière de grandioses spectacles—(en effet les spectacles de la nature ont leur voix et leur enseignement)—dont il donne la riche et pompeuse description, l'orateur leur prêta un coloris et des reflets qui captivèrent toute l'attention.

"Le rôle de la race française au Canada." Dans la péroraison de ce discours nous lisons : "Tel est notre rôle : il est grand, noble et difficile. Mais pour le remplir dignement nous avons un guide éclairé et sûr, l'Eglise."

"En traversant l'Atlantique, il y a quelques années, je fus témoin d'un spectacle de la nature qui me parut une image fidèle de ce qui se passe dans le monde moral.—C'était la nuit, et nous longions les côtes d'Irlande dont les sombres falaises s'étendaient au loin comme un grand voile de deuil."

"De lourds nuages roulaient sur nos têtes et par in-

tervalles, à travers leurs déchirures nous apercevions quelques étoiles craintives qui s'enfuyaient comme des colombes effrayées et se cachaient dans les profondeurs du firmament. Peu à peu, les ténèbres s'épaissirent et bientôt le ciel et la mer se confondirent dans une obscurité profonde, d'où s'élevait lugubre et solennelle la grande voix des flots. Le pilote ne pouvait plus chercher sa route au milieu des mystérieux flambeaux que Dieu a suspendus à la voûte céleste. Mais à l'avant du navire, sur les côtes lointaines quelques phares tournants venaient d'apparaître. De temps en temps leurs lumières variées se montraient, grandissaient, diminuaient et s'éteignaient pour renaître, resplendir et mourir encore. C'étaient les flambeaux de la terre qui suppléaient à ceux du ciel et nous traçaient la route. Tout à coup des brumes épaisses de l'Océan s'élevèrent, enveloppèrent les phares tournants, s'étendirent sur nos têtes et nous replongèrent dans une nuit plus sombre. Comment donc alors le pilote pouvait-il connaître son chemin quand les lumières de la terre et celles du firmament lui faisaient défaut ? C'est que la boussole lui restait et que ce prodigieux instrument suffisait à le diriger.

“ Jetons maintenant un coup d'œil sur le monde moral, et nous y observerons le même spectacle.

“ Les astres que Dieu a donnés à l'homme pour le guider dans cette nuit de la vie que nous traversons, ce sont la conscience, la raison, les vérités primordiales qui s'y trouvent gravées, celles que Dieu même lui a révélées dès le commencement, et qui se sont transmises dans l'humanité de génération en génération.

“ Mais sur ce fond étoilé, bien souvent les nuages de la nature corrompue s'amoncellent et plongent l'âme humaine dans la nuit. Alors elle consulte les phares tournants, c'est-à-dire les grands génies, les savants que Dieu envoie de siècle en siècle, que nous voyons naître, briller, grandir, puis disparaître, plusieurs dans la nuit de l'erreur, tous dans la nuit de la mort. Qui donc peut guider l'humanité dans ces époques téné-

“ breuses où le doute universel se répand sur le monde
 “ et obscurcit à la fois la conscience et le génie ?

“ C'est alors qu'il lui faut comme au navire une bous-
 “ sole invariable qui lui indique le vrai chemin, et cette
 “ boussole, c'est l'Eglise de Jésus-Christ, que le divin
 “ pilote a donnée au monde pour le conduire au port
 “ à travers les obscurités et les épreuves.”

Voici l'autre pensée que j'extraits de la conférence du
 juge prononcée à l'Institut Canadien de Québec le 23
 décembre 1884.

“ Un matin de mon séjour à Naples, du balcon de
 “ mon hôtel, perché sur la montagne au pied de laquelle
 “ Naples est assise, j'ai assisté au lever du roi de la
 “ nature, le soleil.

“ A mes pieds s'étendait la ville avec ses clochers, ses
 “ coupoles, ses dômes et ses grands édifices roses, blancs
 “ et gris pâle. Plus loin, la mer calme, unie comme une
 “ glace et présentant une telle variété de couleurs et de
 “ nuances qu'on l'eût prise pour une immense mosaïque.
 “ Les vagues ici luisantes comme des plaques de lapis-
 “ lazuli ou de porphyre, et là semblables à des lames de
 “ verre dépoli, formaient de capricieux dessins qui mi-
 “ roitaient, scintillaient, se transformaient et se croi-
 “ saient en tous sens.

“ Autour de cette immense mosaïque couraient comme
 “ les bosselures d'un cadre admirable les crêtes bleues de
 “ Sorrente, de Caprée, d'Ischia, du cap Misène et de
 “ Baïa. A l'orient le ciel rouge se nuancait de teintes oran-
 “ gées, qui pâlissaient graduellement vers le point de l'ho-
 “ rizon où le soleil allait paraître. Bientôt, suivant une
 “ image des poètes anciens qui m'a toujours paru ridicule,
 “ mais qui me sembla juste ce matin-là, l'aurore aux doigts
 “ de rose ouvrit les portes du ciel et le grand roi montra
 “ sa face rouge et flamboyante. Sa lumière envahit l'espa-
 “ ce, inonda la terre et se refléta sur la mer bleue émail-
 “ lée de voiles blanches. C'était un spectacle plein de gran-
 “ deur, éblouissant de lumière et ravissant de calme et
 “ de sérénité. Mais à ce tableau où la nature s'épanouis-
 “ sait dans des flots de lumière, il y avait une ombre qui

“se projetait jusque sur la baie étincelante et qui en com-
“plétait peut-être la beauté. C'était le Vésuve dessi-
“nant son cône sombre sur le firmament clair et laissant
“flotter dans l'air son immense panache couleur de bronze
“doré. Longtemps je le contemplai et il me fit l'effet
“d'un immense autel où quelque être invisible et mysté-
“rieux brûlait de l'encens en l'honneur de la divinité.
“Mais de temps en temps cet étrange adorateur se lassait
“d'encenser, il s'irritait, il grondait, il s'agitait et il lan-
“çant vers le ciel des projectiles embrasés et des tourbil-
“lons de fumée et de cendre. Puis il semblait reconnaître
“l'impuissance de ses efforts et de sa rage, il s'apaisait et
“il recommençait à encenser.

“Messieurs, le spectacle merveilleux du soleil illumi-
“nant dans le calme du matin toutes les beautés de la
“baie de Naples, c'est l'image de la foi éclairant l'o-
“céan de cette vie où vogue l'humanité, et le Vésuve en
“travail, tour à tour calme ou agité, suppliant docile ou
“révolutionnaire fulminant, c'est l'officine de la science
“humaine, le ténébreux laboratoire des savants d'où
“montent vers le ciel tantôt quelques rares nuages d'en-
“cens et plus souvent d'immenses tourbillons de fumée
“noire.

S. CORBEIL.

(A suivre.)

A MONTMARTRE.

IMPRESSIONS DE PÈLERINAGE.

A mon retour de Bretagne, je déviai quelque peu de la ligne droite et m'arrêtai à Paris, pour six jours : tout chemin mène à Rome, dit-on ! Le premier vendredi d'octobre coïncidant avec la date de mon séjour dans l'immense capitale, j'en profitai pour faire mon pèlerinage à la basilique du Sacré-Cœur, à Montmartre. Lors de mon premier passage à Paris, l'an dernier, j'avais visité Montmartre, mais comme je n'avais pu y dire la

sainte messe, je m'étais promis d'y retourner. Donc le 7 octobre au matin, laissant vers les six heures mon hôtel de la Cité du Retiro, faubourg Saint-Honoré, je me dirigeai vers la célèbre colline. Je montai en "tramway" place de la Madeleine, et pendant que deux vigoureux chevaux m'emportaient sur le boulevard Malesherbes, je commençai la lecture d'un livret de trente pages où l'histoire de Montmartre et de son sanctuaire est admirablement résumé. Au premier siècle de notre ère, c'était une montagne boisée, fertile, arrosée de nombreuses fontaines, où Mars et Mercure avaient leurs temples. De là, disent quelques antiquaires, le nom de Montmartre, "Mons Martis." La tradition catholique lui donne une origine autrement vénérable. Cette colline fut le théâtre du martyre de saint-Denis et de ses compagnons. "Ce jour-là, écrit Doublet, fut envoyée une armée de saints de Paris en paradis pour être les patrons de la France." — "Pour cette cause, avait dit Raoul de Presles, ce mont fut appelé le mont des Martyrs et encore est." — Rien n'empêche de réunir les deux traditions. Le "Mons Martis" peut avoir cédé sa place au "Mons Martyrum" en lui donnant son nom; Montmartre s'entend si bien de l'un et de l'autre. La chapelle du "Martyrium" devint célèbre dans les Gaules. Depuis Ste Geneviève et Ste Clotilde jusqu'à S. François de Sales et S. Vincent de Paul, une foule de saints y vinrent en pèlerinage. En 1147, le bienheureux pape Eugène III présidait à Montmartre une cérémonie à laquelle S. Bernard remplissait les fonctions de diacre et Pierre de Cluny celles de sous-diacre. Au mois d'août 1534, Ignace de Loyola et ses compagnons prononçaient leurs premiers vœux dans la petite crypte du "Martyrium" et posaient ainsi le fondement de l'illustre Compagnie de Jésus. Cent ans plus tard monsieur Olier, le pieux fondateur de Saint-Sulpice, s'y agenouillait avec ses trois premiers disciples pour consacrer son œuvre à Jésus-Christ; et combien d'autres encore ont prié à Montmartre! Cette terre privilégiée que le sang des martyrs avait arrosée, que la prière des saints avait

sanctifiée, la sanglante révolution de 1793 ne pouvait manquer de la profaner ; le marteau dévastateur n'épargna pas la chapelle du " Martyrium. " La restauration donna des jours plus sereins à la sainte colline, qui reprit son glorieux nom de Mont des Martyrs et semblait devenir la montagne de la prière quand la Commune de 1871 en fit encore le boulevard de la terreur. C'est à Montmartre en effet qu'elle arbora le rouge étendard de la guerre civile, après y avoir assassiné les généraux Lecomte et Clément Thomas. Du sommet de ces hauteurs durant plus d'un mois le canon fratricide vomit dans Paris et l'effroi et la mort.

Je dus fermer mon intéressant opuscule ; il me fallait changer de tramway ; je montai dans celui qui devait me conduire, par le boulevard des Batignoles et le boulevard de Clichy, jusqu'au pied de la colline, puis je repris ma lecture : Comment le Mont des Martyrs est-il devenu la montagne du Sacré-Cœur ? Il y a deux cents ans passés, en 1689, la bienheureuse Marguerite Marie écrivait que " Notre-Seigneur demandait l'érection d'un édifice à la gloire de son divin Cœur, pour y recevoir " la consécration de toute la France. " Je m'explique difficilement pourquoi on a si longtemps retardé la réalisation des demandes divines. D'après l'opuscule que j'avais en main, l'autorité religieuse l'a toujours voulu, les rois y ont souvent songé, mais les difficultés sans cesse renaissantes ont retardé jusqu'aux malheureux jours de 1789. Après l'orage révolutionnaire vinrent les guerres de l'empire, puis les désastreuses luttes des partis politiques, enfin la campagne de France par les Prussiens, la commune.

En présence des malheurs qui désolaient et l'Église et la France, on sentait plus que jamais le besoin d'implorer la miséricorde du Tout-Puissant. Pour l'Église et pour la France quelques grandes âmes pensèrent à élever sous forme d'ex-voto une basilique au Sacré-Cœur de Jésus. L'œuvre du " Vœu National " fit de rapides progrès. Le cardinal Guibert la prit sous sa haute protection, Pie IX la bénit. L'emplacement de la future église fut vite

choisi ; pouvait-on mieux *choisir* que Montmartre, la sainte montagne de Paris ? A l'appel qu'on lui fit la France catholique répondit avec sa générosité accoutumée. Il fallait des millions et au lendemain de 1870 la France n'était-elle pas épuisée ? Qu'importe ? en moins de quinze ans, vingt-quatre millions de francs furent versés au trésor de l'œuvre. L'heure de Dieu était arrivée ! Qui le croirait, l'Assemblée nationale de 1873, en grande partie composée de députés francs-maçons ou impies, déclara par une majorité de 244 voix que l'érection de ce monument était d'utilité publique ! Oui ! vraiment, le doigt de Dieu est là. *Digitus Dei est hic !*

* * *

J'étais au terme de ma course, je descendis du tramway et l'instant d'après je gravissais les 266 degrés qui conduisent à l'église du Sacré-Cœur. Je n'entreprendrai pas la description de cette imposante construction qui semble dominer Paris, pour "être le paratonnerre qui éloignera du front de la ville coupable les foudres de la justice divine." (L'abbé J. B. Proulx.) A la sacristie je présentai mon *celebret*, en demandant l'autorisation de dire la messe dans la chapelle du Canada, à l'autel St-Jean-Baptiste ; car notre pays a l'honneur de posséder une chapelle à Montmartre. On fit droit à ma requête et c'était doublement justice, puisque non seulement S. Jean-Baptiste est le patron du Canada, mais il l'est aussi de la belle paroisse de Montréal (St-Jean-Baptiste) à laquelle j'appartiens, au moins *secundum quid*. — Toutefois, il me fallut attendre assez longtemps ; beaucoup de prêtres profitaient comme moi du premier vendredi du mois. Dire la messe dans un sanctuaire comme ceux de Lourdes, de Lorette, de Montmartre est toujours une grande faveur et une grande grâce ; le cœur de l'homme est ainsi fait que les circonstances extérieures et sensibles font du bien à sa piété. A Montmartre, il me semblait

que pour la première fois, sans sortir de France j'étais au Canada, sans quitter Paris j'étais à l'autel de S. Jean-Baptiste ! Je commençais mon action de grâces, quand le célébrant et ses assistants firent leur entrée solennelle pour la messe de neuf heures, en présence du saint Sacrement exposé. Un orgue puissant fit entendre de graves et harmonieux accords. A l'effertoire des voix d'enfants donnèrent un " motet " au Sacré-Cœur. C'était bien là l'expression vivante et vraie du "Vœu National;" les cérémonies du culte public, le recueillement de nombreux fidèles, ces voix douces et charmantes me paraissaient animer les pierres du majestueux temple et leur faisaient redire avec éloquence la devise qui doit être gravée au frontispice de la Basilique : " Sacratissimo Cordi Jesu Christi Gallia pœnitens et devota. " " Au Sacré-Cœur de Jésus-Christ, la France pénitente et dévouée ! " Comment le Cœur sacré de notre Sauveur ne se laisserait-il pas toucher par ce cri nouveau de la vieille foi française ?

Pitié, mon Dieu ! c'est pour notre patrie
 Que nous prions au pied de cet autel ;
 Les bras liés et la face meurtrie,
 Elle a porté ses regards vers le ciel !

Dieu de clémence,
 Divin protecteur,
 Pardonnez à la France
 Au nom du Sacré-Cœur.

Au sortir de l'église, je m'arrêtai un instant : Paris était là devant moi avec ses dômes dorés, ses tours, ses palais, sa rivière " la Seine " au cours capricieux ; les mille bruits de la vie si mouvementée de ses habitants arrivaient jusqu'à moi. Il me vint à l'idée que ce jour-là, 7 octobre, était précisément le jour fixé pour l'enterrement du triste Ernest Renan. L'auteur de la *Vie de Jésus*, pensais-je, sera encore une fois acclamé. On lui

prépare les honneurs du Panthéon ! Et presque instinctivement, je me pris à répéter :

Dieu de clémence,
Dieu protecteur,
Pardonnez à la France
Au nom du Sacré-Cœur !

ELIE J. AUCLAIR, Ptre.

Collège Canadien à Rome, 12 septembre 1892.

A PROPOS DU LIVRE :

TRAITÉ CLASSIQUE D'ÉCONOMIE POLITIQUE PAR
F. A. BAILLARGE, PTRE. 1 VOL IN-12.

Je suis bien en retard avec ce livre, qui m'attirait pourtant et par le sujet dont il traite et par le nom de son auteur.

M. Baillarge est des nôtres. Il s'est dévoué à notre œuvre de l'éducation, il travaille et lutte dans nos rangs... avec quel succès ? ce n'est pas à moi de le dire ; avec quel zèle ? pourquoi le dirais-je quand les faits parlent si bien d'eux-mêmes ? Jeune encore, M. Baillarge a déjà vieilli à la tâche, tant il y a mis d'ardeur et d'entraînement. On peut se demander s'il sait bien circonscrire son champ d'action et s'il ne s'expose pas à mal étreindre pour vouloir trop embrasser. On peut contester la valeur de son style, même parfois la justesse de ses idées, mais on ne saurait nier qu'il ait des idées ni qu'il manque d'industrie ou de courage... j'allais dire d'audace pour les lancer, les répandre, les semer aux quatre vents de la publicité.

J'aime à lui rendre cet hommage. Je veux le féliciter surtout du zèle qu'il met à propager et à vulgariser parmi nous l'étude de la vraie et saine économie politique. Non pas que je sois d'avis—je me hâte de le dire—qu'il faille introduire cette étude dans nos collèges et l'ajouter

aux programmes déjà surchargés de nos classes. Je trouve assez rude telle qu'elle est la tâche de nos élèves, de nos philosophes surtout, et ce n'est pas moi qui aurai le courage d'alourdir encore le manteau de plomb qui pèse sur leurs épaules... Ah ! si nous avions cette troisième année de philosophie rêvée par un grand éducateur, la place serait toute trouvée pour de nouvelles études. Mais qui nous donnera cette troisième année de philosophie ?

En attendant, il faut redire à nos jeunes gens qu'au bout de leurs études collégiales d'autres études les attendent encore ; que noblesse oblige ; que pour appartenir vraiment à la classe dirigeante, il faut posséder et partant acquérir des connaissances, se donner des idées et des principes qui permettent de voir de plus haut et plus loin que le vulgaire ; qu'il faut se rendre utile à la classe des travailleurs et pour cela connaître leurs vrais besoins ; que, entr'autres sujets d'étude, l'économie politique s'impose de nos jours à l'attention de tout homme sérieux ; que la science économique discute des problèmes qui touchent aux intérêts les plus graves des individus, de la famille et de la société ; qu'il n'est plus permis d'y rester étranger si l'on veut suivre le mouvement social et servir utilement son pays.

M. Baillargé fait mieux encore que de répéter toutes ces choses à nos jeunes gens, il leur met entre les mains un livre dont le but est de les initier à la science économique, de leur en inspirer le goût, puis l'idée d'en poursuivre l'étude, à mesure qu'ils en comprendront davantage l'importance et la nécessité : livre élémentaire, mais complet dans son cadre, puisqu'il embrasse toutes les parties essentielles de la science ; livre sérieux, fruit de longues et laborieuses recherches ; livre de science sûre, puisée aux meilleures sources et donnant sur les questions controversées la solution catholique ; livre adapté aux conditions et aux besoins particuliers de notre pays ; livre parfait ?... non. Avec tant de qualités, pourquoi est-il d'une lecture laborieuse, pénible ?... Est-ce la faute de la typographie ?... de la forme cathédrique adoptée par l'auteur ?... du style qui accuse

des négligences?... du luxe des citations qui laissent trop voir que l'ouvrage est fait *de pièces de rapport* et non fondu d'un seul jet?....

Mais j'oublie que le livre est destiné moins à être lu qu'à être étudié et appris. Alors le fond emporte la forme et puisque le fond est riche et solide, il faut dire que le livre est excellent et que l'auteur, en nous le donnant, a fait œuvre de bon éducateur et de bon patriote.

A. NANTEL, Ptre.

PETITE CHRONIQUE

Notes de l'examen du 1er semestre. — Lecture en a été faite mercredi le 1er février, avec la solennité ordinaire, en présence des professeurs et des élèves réunis dans la salle des *grands*. Etaient aussi présents : M. le chanoine St-George, curé de St-Athanase ; M. F. Aubry, curé de St-Jean, et son vicaire M. Péladeau ; M. C. Larocque, curé de St-Louis, Montréal, qui nous faisaient ce jour-là l'honneur d'une visite.

Quant aux notes de l'examen, l'histoire se répète : *sunt bona, sunt mediocria...* mais il n'y en a point d'absolument mauvaises et les bonnes ne sont point rares. *Deo gratias !* le beau congé de demain en sera plus joyeux et les cœurs en sortiront plus forts et plus courageux pour tracer un nouveau sillon dans le second semestre et préparer une riche et abondante moisson de fin d'année.

Quarante-Heures, 4, 5, 6 février. — *Desiderio desideravi.*

Il est toujours là le bon Maître s'offrant à son Père en victime et désirant recevoir nos hommages. Nous désirions nous aussi les lui rendre et d'autant plus ardemment que nous étions privés depuis trois années de ce bonheur, de ces heures bénies de la réparation.

M. le Supérieur qui est un ancien déjà, a eu l'heureuse idée de faire revivre une ancienne coutume dans la manière de présenter nos hommages à Notre-Seigneur pendant les Quarante-Heures. Pendant le temps des études

et des classes, chaque division est venue faire son heure de garde sous la direction et la présidence du professeur. Il est juste en effet que chaque classe formant, un corps, présente collectivement ses hommages à Notre-Seigneur exposé solennellement à nos louanges et à nos adorations.

Mardi, le 14 février. — C'est le *mardi gras*, puisqu'il faut l'appeler par son nom. Que de choses on avale en ce jour de bacchanales et de ripaille ! Si l'on pouvait s'entendre et partager avec ceux qui ont faim, et, comme dit l'Eglise, " donner de son jeûne aux pauvres, " tout en irait mieux assurément et pour le corps et pour l'âme.

Au collège, dans l'après-midi, les parloirs se remplissent et la foule circule, comme s'il devait y avoir séance publique Il n'en est rien pourtant Mais *tout n'est pas perdu* ; l'honneur reste et même le plaisir d'une soirée musicale que les *grands* savent si bien improviser. De la musique, il en faut : *Musica me juvat, me delectat*, dit la grammaire, qui ne ment point. Nous en avons pour tous les goûts, avec mesure et sans mesure. On ne saurait croire ce qu'en peut dérouler, dans une soirée, une société de cent cinquante chanteurs qui n'a pas, grâce à Dieu, le défaut dont parle la satire d'Horace :

Ut nunquam inducant animum cantare rogati.

Conférence agricole, 20 février. — L'agriculture encore, l'agriculture toujours, vive l'agriculture ! c'est la question vitale de notre pays, c'est la loi du vrai progrès. Le sol est la conquête de l'homme, il nous faut des armes ; il nous faut *savoir et vouloir*. Les conseils autorisés de M. J. C. Chapais nous fournissent l'un et l'autre. Sa parole, qui coule comme un torrent, et déverse durant des heures le trop plein d'une science acquise par la lecture, l'expérience et l'observation de plusieurs années, éclaire, convainc, entraîne, persuade. Choix judicieux des vaches laitières, nourriture appropriée ; soins à donner au lait ; importance de la ventilation et de la propreté des étables, etc., quel profit net nos bons cultivateurs pourraient tirer de ces précieux renseignements, où le bon sens le dispute à la science, où la routine est dévoilée et

stigmatisée, le préjugé anéanti ! C'est dommage que les auditeurs n'aient pas été plus nombreux. — Mais la faute en est à la température, aux chemins, à l'heure de con-vocation, etc., et aussi, je suppose, au démon de l'insou-ciance ; car dans quel champ ce démon ne sème-t-il pas son grain ?

Lundi, 23 février. — Les élèves assistent en corps aux funérailles d'un confrère, Edouard Martineau, élève de cinquième, décédé l'avant-veille après une longue maladie.

Visite du R. P. Lacombe, 24 février. — Toujours bien-venu au foyer térésien le père Lacombe, qui nous arrive toujours le même, frais, dispos, avec son âme ardente, sa franche bonhomie, son bon sourire. Visite et causerie vont ensemble : c'est dire que dans la soirée le père parla à nos élèves et sut les intéresser avec sa vie d'apô-tre et ses émouvantes histoires du Nord-Ouest.

23, 24, 25 février. — Tridum en l'honneur du jubilé épiscopal de Léon XIII. Prières spéciales à la messe ; cantiques et salut le soir, communion générale et *Te Deum*, dimanche.

En route pour Chicago, 27 février. — Enfin, voilà qui est fait ! L'énorme cahier des devoirs qui doivent nous représenter à l'Exposition Internationale de Chicago, vient d'être terminé.

En voitures, messieurs ! *All aboard !* comme disent les Anglais. Nous partons, non pas nous, mais une gran-de partie de nous-mêmes, puisqu'il est vrai de dire que "*le style, c'est l'homme.*"

Quelle figure ferons-nous dans la grande ville améri-caine ? comment y serons-nous appréciés ??? . . .

Nous y figurerons au moins tels que nous sommes du matin au soir. Distribution de nos journées, emploi de notre temps, programme de nos études, devoirs journa-liers, photographie, notice historique du Séminaire, etc., etc., : tout y sera *exposé*, excepté nos figures qui n'ont rien à voir en cette affaire ; et dire que nous aurons là-bas des juges . . . compétents . . . équitables !

Raquettes, 28 février. — Le dernier du mois, jour de congé couronné, cette après-midi, par une course en raquettes.

Spectateurs, juges et concurrents se réunissent dans la cour des *petits*.

Le signal donné, vite et vite et vite on va et on revient, l'espace d'un demi-mille.

Les juges prononcent : *Division des grands*, 1^{ER} PRIX, F. X. Bastien, élève de troisième ; les meilleures jambes ensuite appartiennent à E. Lapointe, élève de rhétorique, et G. Carrières, élève de troisième.

Division des petits : DEUX PREMIERS PRIX, E. Depocas, élève de quatrième, et A. Jasmin, élève de sixième.

Courez, courez, jeunes gens, ayez bonnes jambes, bon œil et surtout bon cœur. Soyez prompts et fermes au devoir et allez votre chemin.

NOTES DE CONDUITE POUR LE MOIS DE FÉVRIER.

PARFAITEMENT BIEN.

A. David, A. Ethier, S. Lonergan, Z. Nepveu, J. Godin, E. Lauzon, A. Langlois, L. Martin, A. Emery, W. Kennedy, E. Coursol, J. de Lamothe, H. Labelle, G. H. Piché, O. Boyer.

TRÈS BIEN.

E. Lefebvre, H. Deschambault, J. Roussil, Z. Alarie, L. Graton, E. Lapointe, E. Graton, S. Guillet, C. Lacasse, A. Chaurest, M. Daunais, A. Graton, Z. Pottin, P. E. Rochon, J. B. Bertrand, S. Cloutier, J. Gauthier, A. Lauzon, L. Bélanger, A. Demers, J. Desjardins, A. Desroches, E. Hébert, J. Kimpton, A. Messier, S. Ouimet.

PRESQUE TRÈS BIEN.

P. Cousineau, S. Gascon, A. Geoffrion, A. Laplante, E. Lauzon, C. Racine, A. Blondin, C. Chaumont, A.

Lawlor, O. Lorrain, A. Ouimet, J. de Lamothe, V. Joannet, U. Labelle, A. Lambert, L. Lapointe, A. Valois, A. Archambault, M. Brunet, G. Carrière, A. Clairoux, E. Dubois, C. Lafortune, E. Saucier, J. St Jacques, C. Thérien, D. Chaumont, A. Demers, L. Dubois, D. Filiatrault, J. Filiatrault, A. Francœur, E. Carrière, N. Desjardins, L. Desroches, Z. Dupras, F.X. Gaudet, L. Groulx, J. Hurtubise, F. Laurendeau, R. Lauzon, E. Longpré, E. Belair, O. Desjardins, Z. Filion, Z. Graton, J. Guinette, H. Lévesque, J. Lonergan, H. Lonergan, A. Nepveu, A. St-Onge, F. Filion.

PREMIERS DE SEMAINE

PHILOSOPHIE.

Philosophie morale.—1ers P. Cousineau, A. David, H. Ledoux, A. Ethier ; 2es J. Roussil et Z. Nepveu ; 3e M. Bernard.

Géométrie.—M. Bernard ; 2e H. Latour ; 3e P. Cousineau ; 4e H. Ledoux.

Physique.—1er J. Roussil ; 2e J. Leclair ; 3es H. Ledoux et P. Cousineau ; 4e A. David.

RHÉTORIQUE.

1er J. Mignault ; 2e C. Chaumont ; 3e B. Gaudet ; 4e A. Julien.

Thèmes latins.—1er C. Chaumont ; 2es J. Mignault et J. B. Aubry ; 3e J. Morin ; 4e H. Longpré.

Versions latines.—1er L. Boileau ; 2e J. Mignault ; 3e B. Gaudet ; 4e J. B. Aubry.

Anglais.—1er J. Morin ; 2e J. Mignault ; 3es P. Roy, A. Fauteux et D. Dupuis.

SECONDE.

Composition française. — 1ers A. Fortier et E. Gauthier ; 2e V. Joannet ; 3e J. Drouin ; 4e C. Lacasse.

Version grecque. — 1er S. Drouin ; 2e J. Barsalou ; 3e A. Fortier ; 4e N. Joannet.

Thème latin. — 1er S. Drouin ; 2e A. Taillefer ; 3e J. Barsalou ; 4e C. Chaumont.

Anglais. — 1er J. Barsalou, 2e D. D. Martin, 3e C. Chaumont ; 4e J. De Lamothe.

TROISIÈME.

Vers latins — 1ers M. Brunet, E. Corbeil, M. Daunais, E. Lauzon ; 2e Arth. Gauthier ; 3es J. Lesage, J. St-Jacques.

Analyse logique. — 1er T. Morin ; 2e S. St-Jacques ; 3e C. Lafortune ; 4e Z. Thérien.

Thème latin — 1er C. Lafortune ; 2es E. Lauzon, J. Filiatrault, T. Morin, J. St-Jacques ; 3e T. Samoisette.

Anglais. — 1er A. Ste-Marie ; 2e J. St-Jacques ; 3es S. Archambault, N. Boileau ; 4e G. Carrière.

QUATRIÈME.

Thème latin. — 1er A. Langlois ; 2mes G. Thérien et Z. Potvin ; 3mes D. Filiatrault et A. Demers ; 4mes T. Martin et A. Graton.

Version grecque. — 1er E. Desjardins ; 2mes P. E. Rochon et A. Langlois ; 3mes A. Demers et A. Graton ; 4mes G. Thérien et Z. Potvin.

Mémoire. — 1ers A. Langlois et A. Graton ; 2mes A. Savignac ; 3me Z. Potvin ; 4mes G. Thérien et D. Franceur.

Thème français. — 1er G. Thérien ; 2mes A. Langlois et D. Filiatrault ; 3mes A. Bernard et W. Grenier ; 4me A. Dufresne.

CINQUIÈME.

Version latine.—1er L. Groulx ; 2e G. Rochon ; 3e Jos. Hurtubise ; 4es Os. Gratton, Al. Emery et Jos. Lavigneur.

Thème latin.—1ers L. Groulx et G. Rochon ; 2e Al. Emery ; R. Lauzon ; 4e E. Bernier, W. Kennedy, J. M. Leclair, E. Longpré.

Thème français.—1er L. Groulx ; 2es Al. Emery, E. Bernier et J. M. Leclair ; 3e G. Rochon ; 4es Z. Dupras et O. Gratton.

Arithmétique.—1ers W. Couture, L. Groulx, J. Hurtubise, F. Laurendeau et A. Rogers ; 2es Em. Carrière, J. M. Racine et A. Riopel.

SIXIÈME.

Version latine. — 1ers A. Chamberland, E. Bélair, L. Cousineau, et I. Verschelden ; 2e A. Duhamel ; 3e H. Lévêque.

Thème français. — 1er L. Cousineau ; 2e J. Gauthier ; 3e G. Piché ; 4e Jos. Ouimet.

Thème anglais. — A. Chamberland ; 2e A. Duhamel ; 3es E. Hébert et I. Verschelden ; 4e A. Bouvrette.

Arithmétique. — 1er A. Chamberland ; 2e Jos. Gauthier ; 3es H. Lévêque et L. Cousineau ; 4e I. Verschelden.

COURS PRATIQUE.

1RE DIVISION.

Grammaire française. — 1er A. Hébert ; 2me E. Jasmin ; 3mes P. Alarie et E. Gagnon.

Anglais. — 1er E. Jasmin ; 2me E. Lawlor ; 3mes W. Hurtubise et Alp. Labelle.

Sténographie. — 1ers P. E. Alarie, O. Chartier et Ad. Labelle ; 2me A. Boulard.

2ME DIVISION.

Mémoires. — 1er Jos. Latouche ; 2me G. Latouche ; 3mes H. Lévêque et G. Gascon.

Thème français. — 1er C. Hayes ; 2mes G. Latouche et E. Gascon ; 3me Jos. Latouche.

Anglais. — 1er E. Lévêque ; 2me G. Gascon ; 3me D. Dorais ; 4me C. Curry.

 PROPOS D'ECOLIERS.

L'émigration. — ... Nous voguions sur les eaux du canal Lachine, en route pour Valleyfield. Une brise fraîche soufflait, le soleil était brillant ; mais sur les deux rives à la fois, se dressaient maintes fabriques avec leurs toitures malpropres, leurs alentours malsains et leurs tuyaux effilés vomissant la fumée et la flamme. Une activité fiévreuse règne sur ces bords. Sous les regards d'un maître sévère, l'homme y est condamné à travailler du matin au soir, sans trêve ni repos. Mon cœur s'apitoyait sur son sort et de sombres pensées traversaient mon esprit, non pas cependant aussi noires que la fumée tourbillonnante qui s'échappait des cheminées de ces usines. Songeant à la condition malheureuse, aux misères sans nombre qu'éprouvent nos compatriotes émigrés, dans les manufactures américaines, je me disais : Se peut-il faire que des Canadiens aient le courage de quitter leur beau pays pour aller ainsi vivre sous le ciel américain ? Et cette pensée d'un des nôtres hantait mon esprit : "Les Canadiens émigrés, surtout les pères de famille, songent-ils à l'avenir de leurs enfants, en persistant à leur laisser dépenser leur vigueur, leur jeunesse pleine de rêves, au travail ruineux des manufactures ?" Oh ! certes non, et ceux-là n'aiment pas sincèrement le sol natal qui vont ainsi au détriment de leur pays vivre et offrir leurs services à l'étranger. Avec le poète, j'eusse été tenté de leur demander :

Pourquoi donc fuyez-vous notre belle patrie,
 Jeunes gens aux bras vigoureux ?
 N'a-t-elle plus besoin ni de votre industrie,
 Ni de votre sang généreux ?
 Est-ce ainsi que fuyaient en d'autres temps nos pères
 Qui virent tant de jours mauvais ?
 D'un rivage étranger les gloires mensongères
 Ne les séduisirent jamais.

J'éprouvais de la tristesse à songer à ces choses. Dans mon cœur aussi, je maudissais les faux attraits de la république américaine, qui brillent, miroitent aux yeux des Canadiens et les forcent pour ainsi dire à quitter notre beau Canada. Nous le constatons avec douleur, mais c'est un fait, l'émigration va son train, son grand train, nos rangs s'éclaircissent. C'est chose pénible. Nous ne pouvons pas assurément arrêter d'un seul coup ce mouvement, mais nous qui étudions dans leur source les puissants et légitimes motifs qui nous pressent d'aimer la patrie, nous pouvons promettre fidélité à ses lois, amour profond à nos foyers. Nous le ferons sans doute, c'est là notre devoir.

E. ERNEST LAUZON.

NECROLOGIE.

EDOUARD MARTINEAU.

Notre jeune confrère, Edouard Martineau, qui vient de mourir, était élève de cinquième et enfant de Ste-Thérèse. Il se fit remarquer parmi ses condisciples par la régularité de sa conduite et sa constante application au travail. Avant son entrée au séminaire, il se distinguait déjà par sa piété. Il aimait particulièrement le service de l'autel.

Il n'avait que quinze ans ; déjà il est mort ! C'est au milieu d'un religieux silence, émus, que nous avons entendu de la bouche de M. le Directeur les détails de sa longue maladie et de sa mort touchante. Oh ! que c'est

édifiant ! Dieu est vraiment admirable dans ses élus. La sève divine n'est pas tarie dans les âmes ; elle circule abondante et féconde en ce 19^{me} siècle comme au temps des martyrs.

Edouard Martineau fut un martyr. Il a passé comme par le feu. La fièvre l'a dévoré intérieurement durant trois mois et demi, et, dans les dernières semaines, sa chair brûlée tombait en lambeaux. Sa couche lui semblait un brasier ardent. Le pauvre enfant ! tout son corps ne présentait plus qu'une plaie vive.

Avec quel courage invincible il a subi son long martyre ! Il n'était pas seulement résigné : il semblait réjoui. " J'ai péché, disait-il, j'expie et je le veux, Dieu soit béni." Quand la douleur trop forte allait vaincre la nature et lui arracher des plaintes et des cris déchirants, il disait à sa sœur : " Accompagne, je vais chanter," et les cantiques montaient de son cœur à ses lèvres, de ses lèvres à Dieu.

Ses cuisantes douleurs ne le distraient pas des soins de la pitié filiale. Il s'affectait plus de l'affliction de ses parents que de ses propres souffrances. Il les voulait consoler en leur disant : " J'aime mieux souffrir moi-même que de vous voir souffrir." Et craignant de leur être trop onéreux jusqu'au delà du tombeau, il dictait à sa jeune sœur : " Je veux être enseveli avec le costume écolier que je possède déjà, et je désire que mon cercueil ainsi que mon service soient ceux des pauvres. "

Quand les espérances de la vie lui revenaient, il songeait aussitôt à acquitter sa reconnaissance envers ses bienfaiteurs. " Ma première visite, disait-il, sera pour le bon Dieu ; la seconde au Séminaire ; la troisième aux bonnes religieuses de l'hospice. Et aux vacances prochaines, dussé-je mendier les frais du voyage, j'irai porter à Ste-Anne de Beaupré les hommages de mon cœur reconnaissant. "

Mais la vie ne lui souriait plus. Pour aller voir son Dieu, il était impatient de mourir. " Non, je n'ai pas peur de la mort ; si mon cercueil était ici et si j'en avais la force, je m'y coucherais moi-même. "

Ton vœu est rempli, ô confrère, ô ami ! Dieu reçoive ton âme. Tu as embrassé la douleur comme une amie, possède la gloire du ciel ; elle est la récompense promise à la croix.

EUGÈNE LEFEBVRE.

A L'ACADÉMIE.—HOMMAGE A LÉON XIII

Rome a vu aujourd'hui une grande solennité. Les plus beaux triomphes de Napoléon le Grand ne lui sont pas comparables. Ce ne sont plus des princes, des rois, des empereurs qui viennent présenter leurs hommages et leurs requêtes ; ce sont des peuples qui viennent se prosterner et offrir avec leurs vœux leur cœur et leurs ca-deaux.

Ce n'est pas la terreur ou l'intérêt, mais l'amour, mais l'admiration qui les jettent à genoux devant le trône de Pierre. Ce ne sont pas des acclamations qui remplissent seulement une place publique, c'est un immense *Te Deum* qui retentit dans tout le monde.

C'est à Dieu que le Saint-Père représente, que les peuples rendent d'abord ces hommages ; c'est aussi aux mérites personnels de Léon XIII. L'œuvre de ses quinze années de pontificat est immense. Il a sondé toutes les plaies de la société moderne, et à toutes il a appliqué le remède.

Pour nous, membres d'une société littéraire, nous accomplissons un devoir en nous mêlant en ce jour au concert des peuples. En effet, Léon XIII s'est fait le protecteur des lettres comme de la philosophie et des autres intérêts catholiques. Il veut les faire aimer ; il exhorte à les cultiver ; lui-même leur consacre ses rares loisirs.

EUGÈNE LEFEBVRE,

Président.

Dimanche, 19 fév., 1893.

Jour mémorable pour tout le monde catholique et spécialement pour nous, Canadiens-Français. Deux anniversaires chers à nos cœurs forment une heureuse coïncidence : le cinquantième anniversaire de la consécration épiscopale de Léon XIII et le vingt-cinquième du départ des zouaves canadiens pour Rome en 1868.

C'était une belle preuve de notre attachement à la foi catholique et de notre dévouement au St-Siège que cet enrôlement de quelques centaines de jeunes Canadiens dans un bataillon valeureux et intrépide. Ces fils généreux avaient entendu le cri de détresse de leur père, l'immortel Pie IX, et volaient à son secours. Leur unique ambition était de verser leur sang pour cette cause auguste et sainte. Ils étaient des héros.

Quelle gloire pour le peuple canadien d'avoir contribué, d'avoir pris une aussi large part à cette nouvelle croisade ! Cette page de notre histoire ne sera pas la moins précieuse. Le seul regret que nous puissions former en la lisant ce serait de n'avoir pas, nous aussi, l'occasion de la répéter. Nous serions prêts à nous dévouer pour le pape. Un seul signe de ce chef auguste, et des milliers de zouaves surgiraient encore des flancs de la nation canadienne-française. Mais l'heure de la bataille est passée. Semblable au divin Maître, le Pontife suprême a préféré souffrir.

S'il ne peut vaincre par la force, il vaincra par la patience et la douceur. S'il ne peut régner par les armes, il régnera par l'intelligence et l'autorité de sa parole infallible. Aussi, n'est-ce point sans un étonnement mêlé d'admiration, que nous tournons nos regards vers ce vaincu dominant le monde, vers ce prisonnier régissant les princes et les peuples. Quel triomphe que le sien ! A Rome on lui fait aujourd'hui une ovation qu'auraient enviée les triomphateurs anciens. De toutes les parties de l'univers, des millions de voix chantent sa gloire et redisent ses bienfaits. Ce ne sont

partout que transports d'allégresse ; les airs retentissent du vœu universel !

Evviva Leone ! Vive Léon XIII, Pontife et Roi !”

Le Ciel entendra notre prière. Léon XIII dominera longtemps l'Eglise et le monde de l'éclat de son génie.

(Extrait de mon journal.)

PHILÉMON COUSINEAU.

Le nom de Léon XIII, qu'il est doux et grand ! Combien l'auréole de gloire qui ceint sa tête brille d'un vif éclat ! Je le vois ce beau vieillard à cheveux blancs drapé dans sa majesté, veillant avec une paternelle sollicitude sur tous les peuples de la terre. J'entends sa voix suave quand il monte à l'autel du sacrifice et parle à son Dieu. Mais surtout, que j'aime à le voir cet illustre défenseur de la foi, l'épée du Christ en main, luttant sans cesse sur les champs de bataille de l'Eglise militante et sortant toujours vainqueur des assauts du combat. Que j'aime à l'entendre donnant au monde ses enseignements qui nous éclairent et nous fortifient, qui étonnent et confondent les impies en démasquant leurs doctrines. . . O douce voix de la prière qui résonne en Orient et en Occident, dis au Saint Père que ses enfants d'outre-mer saluent avec bonheur ce jour de son double triomphe. Dis-lui, fidèle messagère, que nous ne craignons pas pour le défendre d'affronter avec lui les successeurs de Julien l'Apostat. “ Fils des Croisés, nous ne reculons pas devant les fils de Voltaire.”

ERNEST E. LAUZON.

TRÈS SAINT PÈRE,

On nous dit que ta pensée fatiguée du spectacle de désolation qu'offre à tes regards l'Europe tout entière, se repose avec complaisance sur le Canada, notre patrie. C'est ici que tu trouves une France nouvelle, une France de foi et de courage, belle comme l'antique fille aînée de l'Eglise. Qu'il est florissant, en effet, le rameau de l'arbre de la foi transporté ici il y a quelques cents ans !

Le voilà devenu un grand arbre couvrant de son ombre des milliers de fidèles.

C'est sous ce bienfaisant ombrage que nous vivons, ô Père ; c'est du sein de cet asile que nous pleurons avec vous en voyant la barque de l'Eglise assaillie par la tempête et les flots courroucés.

Le Seigneur semble dormir. Un jour sur la mer de Galilée, ai-je lu dans l'Évangile, le Christ sembla aussi oublier les amis de son cœur. Mais au milieu de la tempête une prière se fit entendre : "Seigneur, sauvez-nous, nous périssons." Le Christ parla, et le calme se fit sur la mer, et la barque vogua sur des flots tranquilles.

Seigneur, parlez encore. Que votre voix apaise la tempête, qu'elle rende le calme à l'Eglise, la paix et la joie à votre Pontife.

Tels sont, ô Saint-Père, les vœux que nos cœurs forment pour vous en ce jour. Voir Léon XIII consolé et régner longtemps encore, tel est notre désir le plus ardent..

Puissent ces sentiments retentir jusqu'à tes oreilles et mériter à tes enfants une pensée bienveillante et la bénédiction de leur père, l'immortel Léon XIII !

J. ALFRED NANTEL.

Aujourd'hui l'univers catholique tout entier s'émeut et tourne ses regards vers la cité sainte, pour contempler une figure d'une incomparable majesté, pour rendre ses hommages à un vieillard auguste qui porte sur sa tête le poids de quatre-vingt-trois années, dont le front resplendit de l'auréole du génie et des plus sublimes vertus.

Nous aussi, jeunes gens chrétiens, nous unissons nos faibles voix aux concerts de louanges et de vénération qui s'élèvent de toutes les régions du monde catholique, pour remercier le Seigneur d'avoir donné à l'Eglise, notre mère, un Pontife si glorieux, pour avoir conservé ses jours et l'avoir pour ainsi dire porté dans sa main à travers tous les dangers qui ont menacé son existence.

O vénéré Pontife, permettez-nous de déposer à vos pieds nos humbles hommages ; que nos prières et nos mérites, ô saint Père, vous conservent longtemps encore à l'Eglise !

J.-B. HENRI LATOUR.

Depuis trois jours, toute la chrétienté prépare un bouquet de fête à Léon XIII ; il est formé des mortifications et des prières de tous les fidèles. Et en ce jour de l'anniversaire elle est heureuse de le présenter à l'auguste Pontife. C'est bien là l'expression la meilleure de notre amour et de notre reconnaissance envers celui qui régit avec tant de gloire, depuis quinze ans, l'Eglise du Christ.

Paix à l'Eglise et longue vie à Léon XIII !

ARCADE ETHIER.

Le 19 février 1893.

Spuller, ex-ministre des cultes en France, s'écriait dernièrement : " Qui aurait jamais cru que le premier homme de l'univers serait un jour le successeur de Pie IX ? " L'impiété moderne s'avoue vaincue par la bouche d'un de ses adeptes. Aux cris de fraternité, égalité, elle voit crouler ses systèmes tandis que le soleil du Vatican monte, monte à l'horizon, vivifiant de ses rayons lumineux les cinq continents.

L'enfant de Carpinetto est devenu l'immortel Léon XIII ; le soleil du Vatican ! Cinquante ans d'épiscopat, quinze ans de glorieux pontificat justifient l'aveu forcé de Spuller, " Léon XIII est le premier homme de l'univers ! " Aux champs de l'Italie, les fêtes jubilaires convoquent toutes les nations dans un même sentiment de foi et d'amour. Venez, enfants de l'Eglise, venez acclamer votre père, et que de toutes les poitrines s'échappe " Evviva Leone ! "

Enfants du Canada, nous te saluons, illustre pontife. Naguère, à Mentana, nous avons combattu l'ennemi de la papauté et pleuré avec Pie IX. Aujourd'hui, en ce jour de triomphe, nous nous réjouissons avec la chrétien-

té entière, nous te demandons de nous bénir, et fasse le ciel que sur nos rives du St-Laurent, retentisse encore longtemps " Evviva Leone !

ARTHUR GEOFFRION.

A l'occasion du jubilé pontifical, il me serait agréable de jeter aux pieds de Léon XIII un bouquet formé des plus belles fleurs du jardin de la littérature ; de parler en un langage divin des qualités et des vertus de celui qui régit le monde catholique, de son amour et de sa sollicitude pour les enfants de Dieu ; mais mon âme se tait d'admiration devant l'auguste Pontife et ne peut que bénir le ciel de l'avoir donné pour chef à son Eglise et prier Dieu de le lui conserver longtemps encore.

JOS. MIGNAULT.

Pour la deuxième fois depuis la spoliation de 1870, Rome voit les fêtes grandioses d'un jubilé pontifical.— C'est un fait dont nous devons remercier la divine Providence. Car dans les événements de cette nature, les impies, les incrédules, tous les contempteurs de nos dogmes les plus sacrés ouvrent forcément les yeux à la lumière. Et que voient-ils ?—La plus belle unité qui se puisse contempler, la plus admirable harmonie qui puisse exister ! Spectacle étrange et prodigieux ! Le monde catholique n'ayant qu'une oreille pour écouter le prisonnier de la franc-maçonnerie !

Oui, que cela est grand, infiniment propre à raffermir, s'il est possible, la foi des croyants ; à ramener au sein de leur mère les malheureux enfants qui ne la connaissent pas ou qui s'en sont traîtreusement séparés.

Mais à l'époque où nous vivons, il faut plus qu'une admiration spéculative. Se nourrir d'espérance ne suffit pas, il faut agir. Que ferons-nous donc ?

Léon XIII nous l'a déclaré lui-même au début de cette année, lorsque, répondant aux souhaits de ses gardes, il leur parla du jour " où le Souverain Pontife pourrait de nouveau aller par les rues de Rome et se rendre

aux cérémonies des grandes basiliques." Mais cela ne peut se faire par les armes. Il faut prier.

Prions donc pour la liberté pontificale ; pour que, selon la parole d'un des plus grands hommes d'Etat italiens, Massimo d'Azeglio, le Pape " réside *seul* à Rome sur les " ruines de deux antiquités que protège et qu'illumine la " majesté de la tiare."

J. VERSCHULDEN.

Les *Annales Térésienues* paraissent chaque mois de l'année scolaire par livraisons de 24 ou 32 pages.

Le prix de l'abonnement est d'UN DOLLAR, payable d'avance.

On s'abonne au bureau des *Annales*, Séminaire de Ste-Thérèse, ou chez M. J. M. Valois, libraire, 1626, rue Notre-Dame, Montréal.
